PAROISSE
Notre Dame
de l'Espérance

Coignières, Élancourt, Maurepas, St Rémy-l'Honoré

Temps forts : Semaine pour Dieu

Maximilien de la Martinière

Mardi 17 mars 2020

Paroisse catholique, 4, place du Livradois – 78 310 Maurepas

TOPO 3 – Jésus rencontre la pauvre veuve au temple

Nous voici de nouveau, ce soir, dans le temple de Jérusalem. Hier nous y étions avec Siméon, ce vieillard tout ému à l'idée de pouvoir tenir l'enfant Dieu, l'enfant de la promesse dans ses bras. Ce soir nous sommes de nouveau dans le Temple. L'enfant a grandi. Il est non seulement devenu un adulte mais aussi un maître spirituel, accompagné de ses disciples. Si le ton, hier, était plutôt à la fête, à la joie, à la louange. Ce soir le ton est plus grave, solennel. Je lis.

« Levant les yeux, Jésus vit les gens riches qui mettaient leurs offrandes dans le Trésor. Il vit aussi une pauvre veuve y mettre deux petites pièces de monnaie. Alors il déclara : « En vérité, je vous le dis : cette veuve misérable a mis plus que tous les autres. Car tous ceux-là, pour faire leur offrande, ont pris sur leur superflu mais elle, elle a pris sur son indigence : elle a mis tout ce qu'elle avait pour vivre. » Lc 21, 1-4

Silence. S'il est bien un mot pouvant qualifier cette rencontre, que St Luc nous a rapporté, entre Jésus et cette pauvre veuve, c'est bien ce mot là : **silence**. Le véritable face-à-face, la rencontre qui nous est racontée dans ce récit, ne se joue pas tant entre Jésus et cette femme mais entre Dieu le Père et cette femme dans un face-à-face imprégné d'un profond silence : la femme se tait et Dieu fait de même. Jésus, quant à lui, n'apparaît finalement que comme simple témoin de la scène. Un témoin silencieux, d'abord, assez en retrait pour que ni la femme ni Dieu ne soient troublés par sa présence. Un témoin qui, in fine, pose une parole pour commenter ce qu'il a vu. St Luc ne précise pas à qui Jésus adresse cette parole (à ses disciples ? à la foule ? à lui-même ?) ; st Luc ne précise pas à qui Jésus adresse cette parole probablement pour signifier, ainsi, que cette parole s'adresse à qui veut bien l'écouter ; que cette parole s'adresse à chacun d'entre nous, ce soir.

Jésus contemple une femme puis nous invite à entrer dans sa contemplation. Quel privilège, quel honneur nous est fait ! Jusqu'à maintenant nous n'étions que spectateur, contemplant les rencontres que Jésus a eu avec telle ou telle personne : les mages puis Siméon. Ce soir, Jésus nous invite à changer de position afin de nous mettre à sa place même pour entrer dans la contemplation que, lui, fait de la rencontre entre son Père et cette veuve. Si le geste de la femme est rapide, furtif - beaucoup, à l'époque, ne l'ont pas remarqué - la parole de Jésus, elle, est éternelle et fait de ce

geste discret un geste à contempler pour l'éternité... 2000 ans plus tard, nous entrons, à notre tour, ce soir, dans cette contemplation.

Et ce que nous pouvons remarquer, d'abord, c'est que le regard contemplatif de Jésus se pose en premier lieu sur les petits gestes, discrets, humbles, silencieux alors que nous, spontanément, cherchons plutôt à repérer ce qui paraît insolite, ostentatoire, grandiose. Jésus, dans sa bonté, nous invite à regarder comme lui ; il prend soin d'éduquer notre regard. Sans lui nous ne savons pas voir, nous ne savons pas contempler.

La femme est là, devant nous, posant un geste destiné à Dieu. Elle n'a d'attention que pour Dieu. Les disciples ne l'ont pas remarqué pas plus que la foule qui est là, elle aussi, et qui défile devant le trésor du Temple, mais Dieu, Lui, a son regard posé sur elle. Il la contemple en silence. Et Jésus voit ce que Dieu seul voit. St Luc nous aide à prendre conscience de cela en faisant débuter son récit par ces mots : ***« Levant les yeux »,*** petite tournure de phrase qui pourrait ne pas prêter à attention et qui, pourtant, montre combien cette femme est grande aux yeux de Jésus. Pour la voir, Jésus doit lever son regard. Son geste est humble, discret et c'est sans doute en cela que réside, pour Jésus, sa grandeur. C'est qu'il faut lever les yeux pour voir l'humilité ! Cette femme ne sait probablement pas qu'elle est contemplée avec tant de bienveillance et tant d'émerveillement par Jésus. Elle n'a peut-être même pas remarqué la présence de Jésus, toute concentrée qu'elle est, sur son offrande qu'elle s'apprête à déposer dans le Trésor.

Voilà un enseignement précieux pour nous, frères et sœurs. Qui sait si l'un de nos gestes, humble, discret n'a pas, lui aussi, émerveillé le ciel sans que nous le sachions. Peut-être que nous n'en saurons jamais rien, toute notre vie durant. Peut-être que nous n'avons pas remarqué Jésus qui nous contemplait à ce moment-là. Mais cela nous sera révélé, au dernier jour, par Celui qui retient avec une grande attention tous ces petits gestes humbles et aimants que nous pouvons poser comme, par exemple, donner un verre à boire à un assoiffé, donner à manger à celui qui a faim, revêtir celui qui est nu, téléphoner à une personne isolée de la paroisse en ces temps de confinement, etc. et cette liste nous renvoie à celle que nous donne Saint Mt en 25,35. ***« Tout ce que vous avez fait à l'un de ces plus petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait ».***

Juste avant de nous raconter cette rencontre entre Jésus et la pauvre veuve, St Luc nous rapporte des propos de Jésus sur lesquels il faut nous arrêter, quelques instants, pour bien comprendre le récit qui nous intéresse en ce jour. Nous sommes en 20,45-47 : ***« Comme tout le***

peuple l'écoutait, Jésus dit à ses disciples : « Méfiez-vous des scribes qui tiennent à se promener en vêtements d'apparat et qui aiment les salutations sur les places publiques, les sièges d'honneur dans les synagogues et les places d'honneur dans les dîners. Ils dévorent les maisons des veuves et, pour l'apparence, ils font de longues prières : ils seront d'autant plus sévèrement jugés. »

La critique de Jésus sur l'orgueil ostentatoire de ces scribes, nous aide, par effet de contraste, à ouvrir les yeux sur l'humble attitude de la veuve qui, elle, ne fait rien pour être remarqué, bien au contraire. La critique de Jésus portant sur les longues prières de ces scribes attire notre attention sur la prière de cette femme qui est si humble, que Luc ne la mentionne pas, pas plus que Marc qui, lui aussi, raconte cette scène. Il n'est nul part dit, dans aucun de ces deux évangiles, que la pauvre veuve prie mais nous pouvons supposer que c'est le cas. De fait, le silence de cette femme devant Dieu ne peut qu'être habité par la prière ; son geste d'offrande ne peut qu'être accompagné d'une prière silencieuse qui nous échappera toujours. C'est bien une femme en prière que Jésus contemple ici, sur l'esplanade du temple... mais une femme dont la prière reste humblement cachée. La critique de Jésus vise, enfin, ceux qui « ***dévorent les maisons des veuves »***. Ce petit détail, situé juste avant notre récit, laisse encore entendre que la pauvre veuve est vraisemblablement l'une de celles dont on a dévoré la maison. C'est tellement facile de spolier une femme qui n'a plus de mari pour la défendre ! Jésus contemple cette veuve et se sent proche d'elle. N'est-il pas, lui aussi, celui qui n'a pas de maison comme il le dit en Mt 8,19 : ***« Les renards ont des terriers, les oiseaux du ciel ont des nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas d'endroit où reposer la tête. »*** Celui qui n'a pas de maison contemple celle qui n'en a plus ! Et tous deux se trouvent dans le temple, dans l'unique maison qui leur est offerte, celle de Dieu.

Ce que contemple Jésus ça n'est pas seulement l'humilité de cette femme mais aussi sa pauvreté. Pas exactement. Il ne contemple pas la pauvreté de cette femme, la pauvreté en soi, mais cette femme en sa pauvreté. Et la distinction est fondamentale ! Ce serait trahir ce texte que d'en faire une apologie de la pauvreté. Non bien sûr. La pauvreté subie est et restera toujours une épreuve, surtout quand elle est le résultat de la gourmandise d'hommes sans scrupules ! Elle n'est ni une malédiction, ni la punition d'un péché, ni une fatalité, mais une épreuve de la vie, à laquelle il s'agit de faire face le mieux possible. Jésus ne s'émerveille pas parce que cette femme est pauvre mais parce qu'elle fait face à cette pauvreté, et qui plus est, de manière admirable. Cette femme n'a pas choisi d'être pauvre. Elle ne l'a pas voulu, pas plus qu'elle n'a choisi d'être veuve ! De même

que son veuvage lui est imposée par son histoire, ainsi en est-il de sa pauvreté... La pauvreté subie est lourde à porter, très lourde parfois. Jésus en a bien conscience, lui que l'on vient d'entendre vilipender les malversations de scribes sans foi ni loi et les collecteur d'impôts sans scrupules.

La loi juive stipule qu'une veuve, sans soutien familial, doit être prise en charge par la communauté. C'est explicitement écrit dans le livre du Deutéronome (26,12) : ***« La troisième année, l'année de la dîme, après avoir achevé de prélever toute la dîme de ta récolte, tu la distribueras au lévite, à l'immigré, à l'orphelin et à la veuve ; ils mangeront à satiété dans ta ville. ».*** Une dîme était justement prévu pour cela. Une première dîme pour le lévite, c'est à dire le prêtre, celui qui est chargé d'assurer le service du culte ; une « seconde dîme » comme on l'appelait, pour l'immigré, l'orphelin et la veuve. En instituant cette *seconde dîme*, Dieu se présente, lui-même, comme celui qui prend soin des veuves... ce qu'il répète régulièrement dans l'Ancien Testament comme dans le Ps 145,9 : ***« Le Seigneur protège l'étranger. Il soutient la veuve et l'orphelin, il égare les pas du méchant. »***

Voici donc cette pauvre veuve, sur le parvis du temple, en présence de son défenseur, Dieu. Que vient-t-elle dire à celui qui doit prendre soin d'elle ? Elle serait en droit de réclamer son aide, de revendiquer ses droits, de demander que la seconde dîme à laquelle elle a droit lui soit remise, de crier sa détresse, de tendre et d'ouvrir ses mains pour montrer sa misère. Que fait-elle donc ? Rien. Elle ne demande rien. Au contraire elle tend sa main et c'est elle qui donne, à Dieu, une offrande ! Et cela émerveille Jésus au plus haut point : non seulement elle ne réclame pas alors qu'elle serait en droit de le faire mais elle donne ; non seulement elle donne mais, qui plus est, elle donne – je cite – ***« tout ce qu'elle a pour vivre »***.

Voilà comment cette femme vit cette pauvreté qu'elle n'a pas voulu. Elle ne la subit plus ; elle l'a surmonté et dépassé au point de se permettre de donner le peu qu'elle a. Quand un pauvre est capable de donner, c'est qu'il a surmonté sa pauvreté. C'est le cas de cette veuve, capable de tout donner, sans la moindre plainte. Oui, maintenant nous comprenons pourquoi Jésus lève son regard pour contempler cette femme : elle est vraiment très grande.

Luc, qui écrit en grec, emploie deux mots distincts pour parler de la pauvreté de cette femme. Un premier mot, ***« penicra »*** au début - qui est traduit dans notre version française par « ***pauvre »*** - mot que Luc utilise pour décrire cette femme telle qu'elle lui paraît puis un second mot - ***« ptoké »*** - cette fois-ci traduit par « ***misérable » -*** que Luc met dans la bouche de Jésus pour

donner le point de vue de ce dernier sur la pauvreté de cette femme. Le premier mot, ***« penicra »*** désigne, dans le langage de la Bible, une pauvreté relative, partielle ; une pauvreté qui permet encore de trouver des gens auprès de qui faire un emprunt. Aux yeux de Luc donc, comme aux yeux de son entourage, cette femme n'est pas dans une extrême pauvreté. Lorsque Jésus, lui, parle de cette femme, il emploie l'autre mot - ***« ptoké ».*** A ses yeux, cette femme est dans la misère la plus totale. Le mot qu'il emploie, en effet, désigne un pauvre en situation de mendicité, d'extrême pauvreté. Le verbe grec dont dérive le mot ***« ptoké »*** est généralement traduit par ***« mendier »...***

On le constate donc, il y a une différence entre ce que la femme est en réalité - ce que perçoit Jésus - à savoir une femme réduite à la mendicité, et ce qu'elle-même s'efforce de paraître, à savoir une femme d'une pauvreté relative. Cette veuve cherche donc à cacher la réalité de sa misère. Alors qu'elle pourrait tendre la main pour mendier à la porte du Temple, voilà qu'elle tend la main pour donner à Dieu une offrande ! Et Jésus s'en émerveille : si les scribes sont ostentatoires dans leur orgueil, cette femme, elle, cache à tous, par pudeur, par discrétion, ce que Dieu seul peut voir. Respect !

Ce qui montre à Jésus que cette femme a remarquablement surmonté sa pauvreté, c'est l'offrande qu'elle se permet de faire : deux petites pièces. Elle aurait pu ne rien donner et même mendier, elle était en droit de le faire, sans qu'il y ait à la critiquer, nous l'avons déjà dit. Elle n'aurait d'ailleurs pas été la seule à mendier à l'entrée du temple. Mais il n'en fut rien. Elle aurait pu assumer sa pauvreté, la supporter, en donnant une seule pièce. Cela aurait suffi pour cacher à tous la réalité de sa misère. Donner une seule pièce... Cela lui aurait permis de faire face a l'exigence de la loi, qui réclame que tous paient la dîme, y compris ceux qui en bénéficient, comme les lévites, par exemple, qui reçoivent la dîme et en vivent mais qui, cependant, doivent aussi donner la dîme de ce qu'ils reçoivent.

Si elle n'avait mis qu'une seule pièce dans le tronc, cette femme aurait très largement réalisé, aux yeux de Dieu, ce que prescrit la Loi. Il n'y aurait donc pas de quoi s'émerveiller outre mesure. Mais elle ne donne pas une pièce ; elle en donne deux. Et c'est cela qui émerveille Jésus. C'est pour cette deuxième pièce qu'il interpelle les disciples en soulignant que cette femme a tout donné. Tout. Non pas simplement la dîme, comme tout le monde, mais tout. C'est tellement exceptionnel.

La parole de Jésus en Luc 12,22 : ***« Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez »***, cette parole s'accompagnant de l'invitation à faire confiance à la Providence divine, cette parole s'incarne, sous nos yeux, dans le geste de cette femme. En donnant ce dont elle a besoin pour le lendemain, pour sa nourriture et son vêtement, cette veuve est manifestement sans inquiétude pour l'avenir : elle vit pleinement, dans la foi, le mystère de la Providence divine. Sa générosité est à la mesure de sa confiance et de sa reconnaissance : elle donne largement car elle reconnaît qu'elle reçoit largement de Dieu. On pourrait penser qu'elle reçoit peu, étant donné qu'elle est toujours pauvre. Mais, elle, elle estime que ce qu'elle reçoit de Dieu comble sa vie de pauvre. Elle peut rester pauvre, peu lui importe, car elle constate que Dieu est attentif à elle chaque jour ; il se soucie d'elle à tout moment, et cela lui suffit pour en être infiniment reconnaissante. Dieu lui donne ce dont elle a besoin, et même plus puisqu'elle peut donner en retour ; elle donne tout car Il lui donne tout.

Il est une autre femme, une autre veuve, dans l'histoire biblique qui illustre, elle aussi, cette attitude de confiance absolue en la providence de Dieu. C'est la veuve de Sarepta dont l'évangile de la messe d'hier faisait écho. Vous pourrez relire son histoire dans le premier livre des Rois en 1R17,8-16. Cette femme, pour avoir accueilli avec bienveillance le prophète Elie, va recevoir de Dieu un peu de farine et un peu d'huile, un peu chaque jour, jamais trop, mais sans jamais en manquer. Le pauvre qui vit ainsi, très concrètement, de la providence divine, s'émerveille chaque jour un peu plus. Son intimité avec Dieu grandit avec son émerveillement. Son action de grâce grandit aussi, alors qu'il reçoit si peu ! Il rend grâce au quotidien... ce qu'un riche aurait bien du mal à comprendre ! D'ailleurs, les miracles de la Providence ne se racontent pas aux riches. Ce sont des miracles si dérisoires à leurs yeux ! Qui irait clamer sur les toits des riches qu'il a, grâce à Dieu, un peu de farine et un peu d'huile ou bien que Dieu lui a donné un bout de pain ? L'action de grâce peut alors se passer de témoin. Elle n'est à adresser qu'à Dieu, et ce, dans l'intimité du face-à-face. C'est ce que vit cette femme dans une prière silencieuse, avec sa reconnaissance cachée dans ces deux petites pièces que Dieu reçoit dans l'intimité du silence partagé.

Quand Jésus a prêché sur la Providence, il l'a fait en des termes qui montrent à quel point lui-même sait que la Providence relève de l'intimité de Dieu : « ***Votre Père sait de quoi vous avez besoin »*** dit-il à ceux qu'il invite à vivre de la Providence en Luc 12,22-31. Jésus ne dit pas, dans ce passage de l'Évangile, le Seigneur votre Dieu, le Maître de l'univers, le Tout-Puissant sait de quoi vous avez besoin... mais ***votre Père sait de quoi vous avez besoin***. Chez Luc, cette désignation

de Dieu comme ***« Père »*** n'apparaît que deux fois dans la bouche de Jésus. Ici, dans ce passage où il nous invite à vivre de la providence divine et en Lc 6,36, lorsque Jésus nous invite à être « ***miséricordieux comme notre Père est miséricordieux »***. Sur les lèvres du Christ, ce nom de « ***Père »*** est imprégné d'un très grand sentiment d'intimité. Jésus s'était émerveillé en voyant des corbeaux recevoir de Dieu leur nourriture. Il s'émerveille maintenant devant cette femme qui vit de Dieu, dans l'intimité de Dieu, en Dieu. Les corbeaux n'expriment pas, à Dieu, leur reconnaissance. Elle, par contre, vit dans une reconnaissance extrême, au point de tout donner à celui dont elle reçoit tout.

En sa providence, Dieu prend soin du pain, du vêtement, de l'aspect matériel de la vie, sans négliger tout cela, mais en le situant toujours au second plan par rapport au spirituel. Voilà pourquoi, dans ce passage sur la providence, Jésus invite à chercher d'abord le royaume, en laissant au second plan la nourriture et le vêtement. Satan, lui, fait le contraire : il place au premier plan les besoins matériels pour faire oublier les réalités spirituelles. Lorsque Jésus a faim, Satan met en avant la satisfaction de la nourriture en proposant à Jésus de changer des cailloux en pain. Par sa réponse, Jésus remet chaque chose à sa place : ***« l'homme ne vivra pas seulement de pain, mais de toute parole qui sortira de la bouche de Dieu »*** Mt 4,4. De pain, bien sûr, mais pas seulement de pain. Il est, évidemment, nécessaire de manger - un pauvre le sait parfaitement - mais cela reste second par rapport à ce que Dieu donne aussi : sa parole, son amour, le Royaume.

Si la critique moderne contre la Providence trouve un tel écho de nos jours, c'est peut-être à cause de la soif d'indépendance qui va grandissant dans notre monde occidental. On sent bien à quel le confinement qui nous est imposée va à l'encontre de nos aspirations à l'indépendance. Chacun veut être le plus indépendant possible, indépendant de tout, de tous et même de Dieu. Cette fausse image de la liberté qui se répand ainsi, était déjà celle que proposait le serpent du jardin d'Eden. « *Si tu manges de ce fruit interdit, Eve, tu seras comme des dieux... tu n'auras donc plus besoin de Dieu » !* Or contrairement à ce qu'il croit, l'homme n'est pas plus indépendant de Dieu aujourd'hui que ne l'était le peuple d'Israël pendant son séjour au désert : il dépendait alors totalement de Dieu, de la manne quotidienne, de l'eau du rocher. Il lui en a fallu du temps, au peuple d'Israël, pour prendre conscience de cela et pour l'accepter mais il avait fini par comprendre que vouloir être indépendant de Dieu et de sa providence, c'était courir à la mort.

Cela dit, il faut bien reconnaître que le contraire du mot « *indépendance* », le mot *« dépendance »* en l'occurrence, a de quoi rebuter nos esprits, d'autant plus qu'il n'est pas le plus adapté pour parler de notre relation avec Dieu. Le mot le plus approprié c'est le mot *« communion ».* Ce que propose la Bible à notre monde moderne ça n'est pas la dépendance de Dieu ou l'indépendance illusoire mais la communion d'amour avec Dieu. La vraie liberté est dans cette communion. Le dépendance étouffe l'amour ; l'indépendance tue l'amour ; la communion en est toute tissée. La providence, c'est la fidélité de Dieu à son alliance.

Dans la Bible La notion de communion est si importante qu'elle s'origine dans le mystère même de Dieu. Dieu est, lui-même, communion : communion d'amour entre le Père, le Fils et l'Esprit Saint. Cette communion est don d'amour, don total, offrande, ce que nous pouvons entendre dans cette parole de Jésus adressée à son père : ***« tout ce qui est à moi est à toi, et ce qui est à toi est à moi »*** Jn17,10 C'est à un même degré de communion avec lui, que Jésus ne cesse de nous appeler : « ***Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés. Demeurez dans mon amour. Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme moi, j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour. Je vous ai dit cela pour que ma joie soit en vous, et que votre joie soit parfaite. » Jn15,9-11***

En donnant une deuxième pièce, la femme fait plus que ce qui est prescrit. Elle ne se contente pas de garder les commandements, d'obéir à la loi... elle dépasse la Loi. Quel bel exemple que celui de cette femme qui ne désobéit pas, qui ne contourne pas la loi, mais qui va au-delà de l'obéissance due à Dieu. En donnant tout, comme le remarque Jésus, elle dépasse très largement la loi ; elle la dépasse librement, souverainement avec un mélange de majesté et d'humilité qui ne peut qu'émerveiller.

Jésus trouve, en cette femme, une merveilleuse illustration de ce qu'il avait prêché à ses disciples en Mt 5,40-41 : ***« Et si quelqu'un te réquisitionne pour faire mille pas, fais-en deux mille avec lui. À qui te demande, donne ; à qui veut t'emprunter, ne tourne pas le dos ! »***

Seul l'amour peut pousser à dépasser la loi. Il ne cherche pas à contourner les commandements de Dieu, ni à les abolir ; il les accomplit en les dépassant. C'est bien là ce que nous percevons chez cette femme. Ce qu'elle donne n'est pas dictée par la loi mais par l'amour. Si elle donne sans mesure c'est parce que son amour pour Dieu est sans mesure.

Donner à celui qui donne peut être dicté par un calcul intéressé, ce qui revient à une forme de marchandage. On peut, en effet, vouloir « acheter » Dieu en lui faisant un don... Qui d'entre nous ne s'est pas dit, plus ou moins : *Allez je vais faire cette semaine pour Dieu, je vais jeûner et donner du temps à Dieu... surement j'en recevrais des grâces* : Donnant-donnant. Or, ici, le mot choisi par Luc pour désigner l'offrande de cette femme ne va pas dans ce sens. L'évangéliste utilise le mot « ***dôron*** » qui est sans la moindre ambiguïté : il ne s'agit pas d'un don pour « acheter » mais d'un don pour « honorer ». L'offrande (***dôron***) d'après la Bible, n'appelle pas un don en retour, mais elle rend grâce pour ce qui a déjà été donné et reçu. Ce que donne, ici, la veuve c'est une véritable « offrande ». Elle honore Dieu en lui donnant tout ce qu'elle a reçu de Lui.

C'est cela que Jésus contemple chez cette femme et qui l'émerveille : sa gratuité radicale. Elle n'aime pas Dieu pour ses bienfaits espérés ; elle l'aime tout court, parce que les bienfaits, elle les a déjà expérimentés. L'amour de cette femme est fait du désir de Dieu comme l'amour de Dieu est aussi fait de désir. Qu'est-ce que Dieu désire ? Deux petites piécettes ? Il n'en a pas grande nécessité, vous vous en doutez bien. Non ce que Dieu désire, c'est notre amour. A Ste Marguerite Marie, à Paray le Monial, Jésus montre son cœur transpercé en se lamentant : « ***Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes ... Et, qui n'en a reçu qu'ingratitudes, en reconnaissance »***

Dieu désire alors que Satan convoite. Dieu désire, dans sa soif d'aimer ; Satan convoite, dans sa soif de posséder. La convoitise veut posséder et consommer. Le désir veut aimer et communier. ***« Voici que je me tiens à la porte, et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui ; je prendrai mon repas avec lui, et lui avec moi. »*** est-il écrit dans le livre de l'Apocalypse (3,20). Celui qui exprime son désir par ces mots, vous l'entendez bien, n'est pas un roi mais un pauvre qui a faim. Tel est Dieu, ce soir, à la porte de notre cœur : un mendiant qui frappe. Le laisserons nous entrer ?

Bon temps d'oraison à chacun... en communion.